

Boulevard des refugies: etre chez soi a Montreal apres l'Holocauste
Transcription et traduction de l'audioguide

Anna Sheftel : Que saviez-vous du Canada avant d'y arriver ?

Tommy Strasser : Rien, rien. Je ne connaissais même pas ça, et si je l'avais su, croyez-moi, peut-être que j'aurais choisi le Venezuela, si j'avais su que les hivers étaient si rudes, vous savez. [Rire] Je serais devenu vénézuélien, j'imagine...

Renata Zajdman: Rien. Rien du tout.

Ted Bolgar : C'est au-dessus des États-Unis. C'est tout ce que je savais. Et, quand je suis arrivé au Québec, le français... Je n'ai jamais... je pensais que c'était anglais ici, que c'était le *dominion* ou quelque chose du genre. Je ne savais rien.

Musia Schwartz: Un représentant est venu à notre orphelinat et a dit: «Aimeriez-vous aller au Canada? Nous serons heureux de vous avoir. » J'ai dit «oui, bien sûr. » Je connaissais très peu de choses sur votre pays.

George Reinitz : Ils, et bien ils nous ont seulement dit qu'à partir de Halifax « Vous allez être à Montréal. » Ah, Montréal! Peu m'importait où j'allais. Je ne savais rien. Je savais qu'il y avait des quintuplés. [Rire]

Fishel Goldig: Bienvenue au Boulevard des Réfugiés: Être chez soi à Montréal après l'holocauste.

Bonjour. Mon nom est Fishel Goldig. Je vous guiderai dans ce quartier pour la prochaine heure. Vous devez être devant la fontaine d'eau Rubenstein, au coin des avenues du Parc et Mont-Royal, dans le Parc Jeanne-Mance. Si vous n'y êtes pas déjà, allez à la fontaine.

Ma « vraie vie » a commencé en 1948, quand j'avais 14 ans et je suis arrivé au Canada. Tout ce qu'il y avait avant, c'étaient des cauchemars et de mauvais souvenirs. Nous étions reconnaissants d'être dans un pays libre et démocratique. Toutefois, les premières années au Canada étaient assez dures. J'étais un survivant de l'holocauste. Un immigrant dans un nouveau pays, qui ne parlait ni l'anglais, ni le français. Ma famille est arrivée avec 15 \$ en poche, alors nous avons emprunté à la Hebrew Free Loan Association (l'Association hébraïque de prêts bénévoles) pour verser un dépôt pour notre premier appartement, ce qu'on appelait alors un « pas de porte ». J'ai emménagé dans ce quartier avec ma mère, qui travaillait comme finisseuse de robes, et mon père, qui travaillait à l'usine de caoutchouc. J'étais grand et fort et je voulais travailler pour faire ma part, mais mon père ne voulait pas en entendre parler. Mes parents m'ont plutôt envoyé étudier à l'école secondaire Yeshiva Merkaz Hatorah.

Après la Deuxième Guerre mondiale, ce lieu était un centre animé de la vie juive. Notre promenade audio vous transportera à cette époque avec les récits de six survivants de l'Holocauste qui sont, eux aussi, arrivés en 1948 et qui ont vite refait leur vie ici. Ted Bolgar, Paul Herczeg et George Reinitz étaient des réfugiés de la Hongrie ; Tommy Strasser est venu de la Tchécoslovaquie ; Musia Schwartz et Renata Zajdman ont fui la Pologne.

À la libération, la plupart de ces jeunes survivants se sont retrouvés dans des camps de personnes déplacées et dans d'autres hébergements temporaires. Étant donné ce qu'ils avaient vécu et perdu pendant la guerre, la plupart croyaient qu'il fallait absolument quitter l'Europe pour refaire sa vie. Cela dit, on verra que ce parcours n'était pas très facile.

En écoutant l'enregistrement, vous allez marcher dans leurs pas, vous allez suivre les mêmes routes qu'ils ont suivies pendant les premiers jours à Montréal. On visitera des lieux où les nouveaux arrivants se sont réunis, se sont fait de nouveaux amis, ont commencé de nouvelles carrières et ont fondé de nouvelles familles. Gardez à l'esprit que ces récits de guerre, de perte, de déplacement et de départ à zéro sont communs à beaucoup de Montréalais, depuis des dizaines et des dizaines d'années. Montréal s'agit d'un endroit qui a longtemps constitué un nouveau point de départ. Il est important de savoir que là où nous marchons aujourd'hui, c'est un territoire autochtone non cédé traditionnellement, associé par la nation Mohawk. Cette promenade audio relate l'histoire du peuplement de cette terre. Nous exprimons notre reconnaissance à tous ceux et celles qui en ont pris soin bien avant qu'aucun d'entre nous n'arrive ici.

Vous entendrez ma voix tout au long de cette promenade, au cours de laquelle je donnerai quelques repères et pointerai vers des lieux précis. Le rythme que je suis est assez lent, alors si vous vous rendez trop tôt à l'une des destinations, arrêtez-vous tout simplement et attendez les prochaines consignes. Si vous vous perdez ou vous prenez du retard, attendez que j'indique le prochain arrêt. Puis, placez simplement l'audio en mode Pause et recommencez une fois que vous aurez atteint le lieu en question. Soyez attentif à ce qui vous entoure pendant que vous marchez, tout en faisant attention en traversant la rue. Si vous avez un exemplaire du livret d'accompagnement pour la promenade, celui-ci renferme un plan en page couverture arrière, indiquant des lieux d'intérêt. Si vous n'avez pas de livret, vous pouvez consulter la carte sur votre téléphone en allant sur le site Internet www.refugeeboulevard.ca.

J'aimerais aussi vous dire que les survivants parlent anglais lorsqu'ils partagent leurs souvenirs tout au long de ce circuit. Afin de rester fidèle à leurs expériences, vous allez entendre leur propre voix. Si vous avez besoin d'une traduction en français, vous pouvez l'afficher sur votre téléphone en visitant le site Web du projet. De plus, ils nomment les lieux physiques en utilisant leur nom anglais, comme nous le faisons alors, et comme beaucoup d'entre nous le font encore aujourd'hui. Ainsi, le boulevard Saint-Laurent, était à l'époque St. Lawrence Boulevard. Le lieu où l'on se trouve, parc Jeanne-Mance ?, C'était pour nous le Fletcher's Field ou le Champ Fletcher. Vous n'utilisez peut-être plus ces noms, mais c'est comme ça qu'on les appelait à l'époque et elles portent ces noms dans nos mémoires

Commençons par se situer. La montagne, le Mont Royal, de l'autre côté de l'avenue du Parc, représente l'extrémité ouest du quartier. Si vous perdez le sens de l'orientation, cherchez la montagne, qui pointe vers l'ouest.

Maintenant, à la fontaine Rubenstein, commencez à marcher le long du trottoir sur ce côté de l'avenue Mont-Royal, direction Jeanne-Mance, en tournant le dos à la montagne. À mesure que vous avancez, Ted et Paul vous raconteront leurs difficultés à quitter l'Europe. Jeanne-Mance est

la première rue que vous allez traverser. Arrêtez-vous aux feux de circulation et attendez mes consignes.

Ted Bolgar : Nous voulions tous sortir de l'Europe. Il s'est fait que le Canada a été le premier pays à changer d'avis, « aucun c'est encore trop ». Alors, nous avons tous décidé « D'accord, allons au Canada ». Mais il y avait une restriction : avoir 18 ans ou moins et être orphelin. La plupart d'entre nous avions des noms différents et tout. Il n'y avait qu'un objectif : sortir de l'Europe ! Le Canada était le seul pays, parce que nous sommes allés à d'autres consulats : « Est-ce que nous pouvons obtenir un visa? ». « Qu'est-ce que vous êtes? » « Juif. » « Hmm, il n'y a pas de visas pour les juifs. » En fait, l'un d'entre eux avait demandé « Où êtes-vous né ? » J'ai répondu « Je suis né en Hongrie. » « Alors, retournez en Hongrie et faites votre demande en tant que Hongrois. » J'ai répondu « Regardez, ils m'ont mis dehors une première fois; la deuxième fois, je me suis enfui, je ne peux donc pas retourner en Hongrie ! » [Rire]

Paul Herczeg : Nous avons entendu que le Congrès juif canadien avait pu obtenir mille visas pour des réfugiés se déclarant orphelins de guerre et nous avons fait la demande pour venir au Canada.

Fishel Goldig : Bonjour, c'est encore moi, Fishel ! Êtes-vous arrivé aux feux de circulation, coin Mont Royal et Jeanne-Mance ? Au feu, tournez à gauche sur Jeanne-Mance, le long du trottoir ouest, côté montagne. Vous saurez que vous êtes du bon côté si vous passez devant un grand bâtiment de briques beiges avec une fenêtre au haut arrondie, au-dessus des portes en bois. Nous reviendrons ici plus tard, mais pour l'instant, dépassons cet endroit et avançons d'environ 200 mètres. À votre gauche, surveillez un bâtiment de briques rouges possédant un terrain de jeu d'enfant, dans une cour.

L'adresse est le 4652. Veuillez-vous arrêter là et attendre sur le trottoir devant la maison.

Tommy Strasser : Après la libération, bien sûr, la première chose a été de retourner dans ma ville natale pour voir si des membres de ma famille avaient survécu. Malheureusement, non. Alors, j'ai perdu l'envie de rester dans ma ville natale, voire dans mon pays. De même, l'Europe ne me disait rien, en fait. Mais ça m'a pris environ trois ans avant d'en sortir. Dans l'intervalle, j'ai fait quelques escales en République tchèque. À partir de là, je suis allé en Allemagne, où j'ai été dans un camp de l'UNRRA, l'organisme des Nations Unies pour le secours, qui abritait les survivants. Ensuite, je me suis faufilé de l'autre côté de la frontière française, en me retrouvant à Paris, où j'ai vécu près de trois ans. En 1948, on m'offrait la possibilité de venir au Canada en tant qu'orphelin de moins de 18 ans. Maintenant, je satisfaisais l'un des critères : j'étais évidemment orphelin, mais je n'avais pas moins de 18 ans. J'en avais bien plus. Alors, un de mes amis a falsifié mon certificat de naissance, m'a donné quatre ans de moins, et je suis arrivé au Canada en tant que mineur orphelin, en juin 1948. Au port de Montréal, ils nous ont fait monter dans des taxis pour nous transporter aux logements. et le chauffeur de taxi était francophone ; nous nous sommes mis à parler. Le français était une langue que je maîtrisais, bien sûr, parce que j'avais vécu en France. Il s'est avéré que l'homme était un professeur d'université qui, en fait, travaillait au noir pendant l'été. Je me suis dit « Mon Dieu, c'est quoi ce pays, où un professeur d'université gagne si peu qu'il est obligé de travailler comme chauffeur de taxi ?! » Ce fut ma première impression de Montréal.

Musia Schwartz : Nous sommes allés à Halifax. Nous étions 48 enfants. Personne ne parlait anglais. Nous sommes allés à Halifax. Nous étions 48 enfants. Personne ne parlait anglais. Et puis on nous a mis dans des trains. Ils m'ont demandé si je voulais aller à Montréal, Toronto, ou Winnipeg, ce qui me paraissait kifkif. Mais Montréal, j'en avais entendu parler, lu un livre polonais sur le Canada, où Montréal figurait. Alors, j'ai dit, oui, Montréal, ça va.

Renata Zajdman : Le trajet de Toronto à Montréal a probablement duré huit ou dix heures. J'avais faim. Il y avait une salle à manger et quelque chose sentait bon ; je me suis dit, je pense qu'il y a de la bouffe et j'ai vu que des gens arrivaient, alors je vais y aller aussi, non ? Je suis donc allée à la salle à manger, et un noir, un conducteur, est venu, probablement un serveur. Pour moi, n'importe qui en uniforme, me terrifiait, c'était l'autorité. Alors, il m'a demandé quelque chose, que je n'ai pas compris, bien sûr ; je ne parlais pas l'anglais. Il m'a apporté un papier et un crayon. Savez-vous ce que j'ai fait ? J'ai écrit mon nom, ma destination, et mon numéro de passeport, tout. Il l'a simplement regardée, comme ça, et il m'a apporté du pain grillé et du café, et je l'ai bu et j'ai dit merci, c'est tout ce que je savais dire, puis je suis sortie. Je n'ai rien payé, pas un rond. Il a secoué la tête. C'était l'uniforme. J'étais déjà programmée à le faire. Ce fut mon accueil au Canada ; après, je suis venue ici.

Fishel Goldig : Vous devriez maintenant être devant le 4652, rue Jeanne-Mance, bâtiment connu de certains sous le nom d'Institut Baron de Hirsch. Le bâtiment était aussi connu sous les appellations Dispensaire Herzl, Maison Jeanne-Mance, ou simplement l'Auberge. C'est ici que Paul et d'autres jeunes survivants ont passé leurs premières nuits à Montréal. Bien que les estimations varient, environ 525 des 1 100 enfants survivants amenés au Canada grâce à ce programme d'immigration ont commencé leurs vies ici, au Herzl. Pour George, Tommy, et Musia, c'était le premier domicile montréalais, bien que temporaire et transitoire. Restez debout ou asseyez-vous sur le perron. Écoutons les décrire leurs souvenirs de du bâtiment.

Paul Herczeg : J'ai pu embarquer sur un bateau avec beaucoup d'amis et nous sommes arrivés à Halifax le 13 décembre 1948. Le matin, nous avons tous débarqué, nous sommes passés à travers toutes les formalités exigées par les autorités canadiennes. et le même jour, on est montés dans... dans un train, à quelques pas de là, et du jour au lendemain on est arrivés à Montréal. On est arrivés le matin, à la Gare Centrale, puis, quand on est sortis de la station souterraine, il y avait un comité d'accueil, quelques autres personnes de la communauté, qui nous ont conduits en voiture à l'Institut Baron de Hirsch.

George Reinitz : Voici l'endroit où je suis né. [Rire] C'est mon premier domicile canadien. C'est... c'est un souvenir de 1948.

Tommy Strasser : Si je ne me trompe pas, c'était une auberge ou quelque chose du genre, sur la rue Jeanne-Mance près de Mont-Royal, qui servait d'aire de réception pour les orphelins issus de l'Holocauste. Mais c'était presque le principe d'un camp d'été, ce genre de choses, vous savez, où il y avait de grandes chambres, contenant des lits, et une table au centre. Bien sûr, il y avait une salle à manger installée pour nous, parce qu'on était nourris là aussi.

Paul Herczeg: Un beau lit, de la bonne nourriture, et des travailleurs sociaux qui venaient nous parler : Qu'est-ce qu'on veut faire, qu'est-ce qu'on veut vraiment devenir ? « Nous nous

occuperons de vous, nous vous trouverons un logement, du travail, détendez-vous. » Ça a été une expérience enrichissante.

Musia Schwartz : Le centre d'accueil sur Jeanne-Mance, qui, encore, était pour moi, comme un camp. Nous avions, je ne sais pas, vingt lits dans la chambre, pas mal ! Jouer des tours et que sais-je encore. La dame qui s'assurait du bon fonctionnement, c'était Dre Rosengarten, qui était une femme formidable ! Elle organisait des réunions où les gens venaient nous rencontrer. *Nuit Ouverte*, ça s'appelait. Et des gens aux bonnes intentions qui, des fois, tournaient au vinaigre, venaient, car ils voulaient trouver quelqu'un de leur ville ou quelque chose du genre. Alors, finalement il y a eu une famille qui voulait que je vienne habiter chez elle. C'est un peu paradoxal, parce que, généralement, on entend parler d'immigrants qui ont commencé dans des bidonvilles. Moi, j'ai commencé sur l'avenue Roslyn, près du Boulevard.

Fishel Goldig: Au fil des ans, ce bâtiment a hébergé une variété d'organismes de santé et de services sociaux qui desservaient la communauté juive. Aujourd'hui, la tradition d'accueil des nouveaux arrivants se poursuit grâce au travail de l'Hirondelle, qui occupe l'immeuble.

C'est en ce lieu que les psychologues et les travailleurs sociaux offraient aux jeunes divers emplois et possibilités de formation. La plupart des réfugiés ont commencé à travailler en usine. Les hommes et les femmes ont reçu des emplois qui illustrent la division du travail entre les deux sexes à cette époque. Dans le dernier extrait, Musia décrit comment les familles canadiennes juives venaient aux Nuits Ouvertes du Herzl pour trouver des orphelins à accueillir chez elles. Les jeunes femmes étaient toujours leur premier choix. Les jeunes hommes étaient plutôt dirigés vers des logements indépendants. Autre facteur important, 75 % des personnes qui sont arrivées dans le cadre du Projet des orphelins de guerre étaient des hommes.

Continuez à marcher dans la même direction, le long de Jeanne-Mance, jusqu'au prochain coin, la rue Villeneuve. Arrêtez-vous et attendez là. En chemin, Paul racontera de quelle manière les programmes du Herzl lui ont permis de redémarrer sa vie au Canada.

Paul Herczeg : Ce qui m'a plu surtout, tôt le lendemain, un enseignant est arrivé, pour des cours d'anglais. Et bien ça, c'était essentiel. Quand tu n'as pas la langue, tu n'as rien, pas de compétence, pas de formation, pas de communication, pas d'argent. Et, pas de famille. J'étais seul. Alors, je suis reparti à zéro. Mais je ne m'inquiétais pas parce qu'ils m'ont dit qu'il y a amplement de travail. Un autre jour, des travailleurs sociaux du comité sont venus nous parler. Ils m'ont dit que je devais passer un test de QI. « Tout ce que vous voulez, je le ferai ! » Alors, trois jours plus tard, je me soumettais à ce test, mais comme je ne parlais pas l'anglais, je n'ai pas dû avoir de bons résultats. Ils ont donc décidé après l'examen que je serais bon dans une boutique de tailleur. Pas de quotient intellectuel ou quoi que ce soit. Je ne savais pas de quoi ils parlaient, ce qui fait que je me suis arrangé. Et puis, ils m'ont trouvé un emploi, dans l'immeuble Belgo, au coin de Bleury et Sainte-Catherine, où il y avait beaucoup de manufactures de vêtements. Ce que je devais faire n'était pas bien sorcier : il y avait un dispositif de coupe ; je devais regrouper les tissus, compter le nombre de boutons allant avec, vous savez, six ou huit... et j'ai fait ça. Je m'ennuyais à mort. Alors, pas de quotient intellectuel ou quoi que ce soit du genre, mais je ne comprenais pas de quoi ils parlaient, ce qui fait que je me suis débrouillé comme j'ai pu.

Fishel Goldig : Vous devriez être sur le point d'arriver à la rue Villeneuve. Arrêtez-vous un instant à ce coin. Un peu plus de vingt mille réfugiés juifs sont venus à Montréal après la guerre et c'était surtout ici, dans ce quartier, que nous avons commencé à refaire nos vies. À l'époque, ce secteur, que nous appelons aujourd'hui le Mile End ou le Plateau, était principalement juif. Depuis le début du vingtième siècle, les manufactures de vêtements – ce qu'on appelle encore l'industrie *schmata* – ont commencées à s'établir le long du boulevard Saint-Laurent. Plusieurs de ces lieux appartenaient à des Juifs et embauchaient des Juifs. Le yiddish se parlait couramment dans les rues et était affiché sur les commerces.

Maintenant, tournez à gauche sur Villeneuve. Avancez le long du trottoir sur ce côté pour ne pas traverser à l'intersection. Marchez vers l'ouest et vers l'avenue du Parc, en direction de la montagne. Continuez jusqu'au coin de l'avenue du Parc et attendez-moi là. Voici Paul, maintenant, qui décrit sa première journée à Montréal.

Paul Herczeg : Et, le lendemain je suis simplement allé voir la ville, voir quelque chose. Je suis arrivé dans une nouvelle ville, mon nouveau foyer, et je suis sorti ; j'avais une veste, je l'ai mise. Je n'avais pas de vêtements, seulement ce que j'avais apporté de Hongrie, peut-être un pull-over, et je suis sorti. J'ai fait deux rues, seulement deux rues, le coin de... je pense le coin de Villeneuve, qu'ils disent, Jeanne-Mance et une rue vers la gauche à l'avenue du Parc. D'accord? Et puis je vois ce grand magasin de tapis, un grand tapis suspendu dans la vitrine. Mais rendu là, j'avais tellement froid que j'ai cru que je ne parviendrais jamais à revenir. [Rire] Et c'était difficile de marcher parce que, à l'époque, on ne nettoyait pas les trottoirs, qui étaient donc verglacés. [Rire] Alors, c'est un peu glissant, mais je me suis débrouillé, sauf que je ne voulais plus sortir pour un jour ou deux. [Rire] Ce fut ma première impression de Montréal.

Fishel Goldig : Êtes-vous arrivé à l'avenue du Parc ? Une fois rendu, tournez à gauche et dirigez-vous vers le Champ Fletcher. Une fois de plus, restez sur le trottoir du même côté pour ne pas avoir à traverser à l'intersection.

L'avenue du Parc était un endroit excitant pour les Juifs, un point de rencontre, un lieu animé des commerces qui servaient la communauté. George et Musia vous décriront ici de quoi avait l'air cette rue à l'époque.

George Reinitz : Samedi c'est shabbat. Les gens montaient et descendaient pour se rencontrer ; c'était Joe's Hall sur l'avenue du Parc : le ping-pong, nous avions l'habitude de jouer au ping-pong en avant. À l'arrière il prenait les paris pour les courses de chevaux. Il était trafiquant d'alcool. [Rire] Alors, nous avions l'habitude d'y aller et de parier deux dollars sur les chevaux.

Fishel Goldig : L'alimentation était important pour les jeunes arrivants. Après des années de pénurie, nous étions nombreux à vouloir manger à notre faim ! George et Paul se souviennent de certains de leurs lieux préférés :

George Reinitz : Un bon restaurant près de... près de Prince-Arthur. On pouvait y souper pour 99 sous. Surtout du hongrois et, et il y avait une salle de billard et il y avait de vieux Hongrois qui étaient venus avant la guerre, des non-juifs, qui étaient très intéressés par le système communiste. Ils croyaient que c'était une bonne chose et nous posaient beaucoup de questions au sujet de ce qui se passait vu qu'on venait de débarquer ici, et l'on essayait de leur dire que, au

fond, le système n'est pas... n'est pas aussi bon que vous le pensez. Mais ils étaient très gentils avec nous. Ils n'étaient pas très instruits. Ils faisaient du travail manuel et ils ont eu, je peux vraiment le dire, assurément, une très bonne influence sur nous. Ils étaient, euh, je les ai trouvés honnêtes ; ils nous parlaient. C'était bien de parler à quelqu'un, vous savez, quelqu'un qui est d'ici, de leur demander des choses sur les coutumes, les lois. On ignorait totalement ce qui se passait ici. Alors, c'était une bonne source d'information.

Paul Herczeg : Au coin de Saint-Urbain et Mont-Royal, il y avait Arena Bakery. A ce moment-là, mmm, on avait du travail, on pouvait s'acheter du pain, on pouvait s'acheter du gâteau, on n'était plus des affamés. Avec mon ami George, mon partenaire, une fois, on s'est acheté un gâteau au chocolat, un gâteau au chocolat entier, pour nous deux. On est allés plus loin dans la rue et on a mangé tout le gâteau là, sur place. Mais à ce moment-là, on pouvait des fois s'acheter des pâtisseries. Et l'on était fous de pâtisseries sucrées, je ne vous dis pas, parce qu'on était après tout des jeunes gens en pleine croissance et l'on avait besoin d'énergie ; alors, on engloutissait beaucoup de viande, et beaucoup de pâtisseries. Puis, près du Y, un coin de rue plus loin sur l'avenue du Parc, je reconnais la maison. C'est un grand appartement où ils ont emménagé, une famille juive, aussi immigrante, qui a ouvert un restaurant: les Faludi's. Ils avaient l'esprit d'entreprise et elle travaillait dans la cuisine, et il y avait une dizaine d'hommes, comme moi. On parlait tous le hongrois entre hommes, et l'on se rencontrait là pour souper : un dollar par repas.

Fishel Goldig : Le restaurant des Faludi, l'endroit que Paul vient de vous décrire, se trouvait dans un appartement au deuxième étage, que vous atteindrez juste avant la fin du paté de maisons. Recherchez le dernier escalier avant la station d'essence. L'appartement est situé au 4527, avenue du Parc. Arrêtez-vous au pied du dernier escalier.

Tommy Strasser : On avait l'habitude d'aller manger là parce que c'étaient des mets hongrois, de la cuisine juive, pas trop chère. C'était un bâtiment de deux étages et je crois que c'était peut-être leur salon ; après le repas, vous savez, ça devenait le salon, en fait. Ils installaient des tables, vous savez, des tables pour quatre à six personnes ; alors, il n'y avait pas trop de tables. Il y avait beaucoup de gens qui n'étaient ni hongrois ni juifs, hein, qui avaient l'habitude de venir parce que c'était comme une cuisine juive, vous comprenez. Je rencontrais toujours quelqu'un que je connaissais là, il y avait toujours là quelqu'une de mes connaissances.

Fishel Goldig : Avez-vous trouvé l'appartement du 4527 ? C'était ici, aux Faludi, que les jeunes survivants venaient manger, renouer avec l'esprit de communauté et retrouver le goût du vieux continent.

Continuez maintenant le long de l'avenue du Parc jusqu'au coin de l'avenue Mont-Royal, où vous tournerez à gauche pour retourner au bâtiment de briques beiges mentionné tout à l'heure.

Ce bâtiment, qu'on verra dans quelques instants, c'était le YMHA, Young Men's Hebrew Association, (L'Association hébraïque des jeunes hommes). L'organisme déménagé dans cet immeuble en 1929 et ses installations y étaient impressionnantes. Elles comprenaient deux gymnases, une piscine, une salle de quilles, un auditorium, un théâtre et des salles de jeux.

Depuis les lieux les plus informels, comme chez les Faludi, jusqu'aux véritables institutions communautaires, comme le Y, les jeunes arrivants ont trouvé toute une variété d'infrastructures qui les ont aidés à se sentir chez eux. C'était certainement le cas pour Tommy, qui se souvient clairement de sa première expérience au Y.

Tommy Strasser : Le Congrès juif nous a donné des laissez-passer pour le YMHA, qui était sur Mont-Royal, à l'époque, au coin de l'avenue du Parc. C'était à deux pas. Ils m'ont dit qu'il avait un club de nouveaux arrivés hongrois, ; pourquoi n'allais-je pas les rejoindre, vous savez, les rencontrer ? Par coïncidence, c'est très intéressant, ce qui s'est passé. Pendant l'Holocauste, j'ai rencontré un homme avec qui j'avais été dans un camp de travail forcé. Il était né à Budapest et je l'étais, bien sûr, de toutes les provinces ; nous étions ensemble jusqu'à la libération en fait, dans le ghetto de Budapest. Et quand on a été libérés, on s'est dit adieu, vous savez, ne pensant jamais plus nous revoir. Je suis rentré dans l'immeuble du YMHA pour la première fois, j'ai ouvert la porte, et qui vois-je, attablé nonchalamment, mon très cher ami George. J'étais ahuri. J'ai éclaté en sanglots, vous savez, lui aussi d'ailleurs. Et on s'est embrassés, vous savez, comme des frères qui s'étaient perdus, ce qu'on était en vérité. C'était une rencontre des plus heureuses. Naturellement, on est redevenus très proches.

Fishel Goldig : Vous venez de tourner à gauche sur l'avenue Mont-Royal, et de passer devant le grand bâtiment beige du YMHA au 265 Mont-Royal. Continuez jusqu'au coin du bâtiment, à la rue Jeanne-Mance et arrêtez-vous là.

Paul Herczeg : Quand je suis venu au Canada, j'ai reçu une carte de membre gratuite au Y avec sa piscine. Je passais presque chaque soirée là-bas. Le Y était notre point de chute, non seulement parce qu'il était sympa, mais aussi parce que tous les hommes, peu importe où ils travaillaient, officiaient dans le quartier du vêtement, accessible par tramway sur l'avenue du Parc – intersection Parc et Mont-Royal –, et c'est là qu'on se rencontrait. On allait souper dans le coin et le groupe entier se réunissait presque chaque jour. Alors, on avait une famille, en quelque sorte, notre nuit était occupée, hein?

Fishel Goldig : Nous sommes maintenant au coin Jeanne-Mance et Mont-Royal. Le Y était situé ici jusqu'en 1963 et a ensuite déménagé dans le quartier Côte-des-Neiges. Aujourd'hui, le bâtiment est aménagé en condominiums, mais il garde des traces de sa vocation d'antan. La piscine, où Paul a joué au water-polo, est toujours au sous-sol et conserve ses tuiles d'origine. Elle est visible à partir des fenêtres du rez-de-chaussée, situées tout près de la porte, à deux pas de Jeanne-Mance.

Une fois que vous êtes prêt, retournez vers le parc où l'on a commencé la promenade. Au feu vert, traversez l'avenue Mont-Royal et attendez-moi au parc. Écoutons un dernier récit de George, décrivant bien toute l'importance du Y dans sa vie. C'est une longue histoire, alors prenez votre temps pour revenir au parc.

George Reinitz : j'ai rencontré des Canadiens de souche et c'est là que j'ai commencé à parler l'anglais. Nous nous entraînions au gymnase, nous étions tous des *shtarkers*, des durs à cuire, vous savez : qui est le plus fort, qui peut soulever le plus grand poids, et ainsi de suite. J'étais jeune et assez costaud à l'époque et mon camarade de traversée transatlantique avait fait de la lutte en Hongrie. Il a dit « Pourquoi n'allons-nous pas voir le programme de lutte? » Alors, on

s'est pointés au Y, au sous-sol, il y avait de la lutte. C'était une petite salle, à l'époque, et la lutte se déroulait sur un tapis de toile. Par conséquent, chaque fois qu'on luttait, on y laissait la peau du visage [Rire] et celle des genoux, mais il y avait là une sacrée camaraderie. Tout de suite, j'ai aimé. Je l'avoue, j'aimais bien l'idée de me servir de ma tête, de mes mouvements, de ma force, de mon cerveau... j'aimais bien la compétition. Et c'est ici que j'ai pratiquement grandi, au YMHA. J'étais un jeune homme en colère, frustré, vous savez, après tout ce que j'ai vécu, la perte de mes parents et la manière dont on les a tués, je suis encore frustré. Je ne peux toujours pas accepter ce qui est arrivé ! Et j'ai eu quelques bagarres, avec des gens qui n'aiment pas les juifs, vous savez. Et puis je me suis dit que j'avais intérêt à arrêter parce que ça devenait trop dangereux. Et ceci m'a aidé énormément parce que toute cette frustration, toutes ses bagarres, ont pris fin grâce à la lutte. Je me suis dit que je ne devrais pas rester aussi en colère. Si je suis frustré, je pourrai canaliser mon énergie dans le sport. Je dirais que ce sport a vraiment changé ma vie.

Fishel Goldig : Vous devriez être de l'autre côté de Mont-Royal, près du parc. Retournez-vous pour regarder le haut du bâtiment de l'ancien YMHA. De ce point d'observation, vous pouvez voir l'inscription originale gravée sur la pierre : Young Men's Hebrew Association . Une fois prêt, entrez dans le parc et profitez d'un des bancs juste devant vous. Reposons-nous ici quelques instants avant de poursuivre.

Le Champ Fletcher était un lieu de rassemblement important pour la communauté juive. Regardez autour de vous et remarquez de quelle manière le parc est utilisé par ceux autour de vous. Comme aujourd'hui, les grands espaces ouverts offraient aux générations précédentes plusieurs activités.

Ted Bolgar : C'était un endroit très achalandé. Il y avait plusieurs terrains de tennis et un terrain de *foot*. Normalement, en semaine il y avait des parties, et les dimanches aussi. Et, surtout, les dimanches, c'était plein de monde. C'était l'endroit de rencontre, surtout des juifs et des nouveaux arrivants. Vous savez, il y avait encore trois catégories à Montréal : les nouveaux arrivants comme nous, on les appelait les *greeners* (les verts). Ceux qui étaient venus plus tôt, les *gels* ou *yellowes* (les jaunes). Et ceux qui étaient venus avant la guerre, c'étaient les ordinaires. N'importe quel bon joueur de *foot* – peu importe qu'il soit bleu, jaune ou autre – était immédiatement accepté. Sinon, c'était différent. Je garde de très bons souvenirs du Champ de Fletcher. Je venais d'habitude le soir parce que ma copine vivait sur la rue Clark, là-bas. C'était le seul endroit privé où tu pouvais venir avec ta copine. On passait habituellement de l'autre côté, pour plus de discrétion...

Fishel Goldig : Je me revois, jeune homme timide, abordant des garçons qui faisaient du soccer sur le Champ Fletcher. Je ne parlais pas un mot d'anglais ; alors, j'ai demandé en yiddish : « Je peux jouer ? » Le gardien de but a répondu, en anglais « Sure ! » Mais je ne savais pas ce que Sure signifiait... Alors je suis resté là à me demander s'il m'avait invité à jouer ou non. Finalement, quand le ballon est arrivé à mes pieds, par hasard, je l'ai renvoyé. Après ça, je faisais partie de l'équipe !

Il est temps de continuer. Levez-vous et marchez le long du chemin jusqu'à l'autre extrémité du parc, en tournant le dos à la montagne.

Dépassez les terrains de tennis, allez jusqu'à un banc solitaire situé juste après la courbe vers la droite. Ce sera notre prochain point de rencontre.

Voici Tommy, qui racontera une après-midi mémorable au Champ Fletcher.

Tommy Strasser : Lorsque l'équipe juive jouait, on y allait toujours pour suivre la partie, bien sûr. Alors, un jour, pendant qu'on regardait un match – il y avait plusieurs centaines de spectateurs – tout d'un coup la bagarre a éclaté. Nous ne savions pas ce qui s'était passé. Ah, quelqu'un avait reconnu un *kapo*. Les *kapos* étaient des surveillants, si vous voulez, dans les camps de concentration, OK ? C'était eux qui étaient responsables de... disons, d'un bâtiment, et ils faisaient pratiquement, la différence entre la vie et la mort, vous savez, car ils étaient souvent – je veux dire souvent ils étaient juifs mais ils battaient leurs propres coreligionnaires parce que c'était une question de vie ou de mort, je veux dire, vous savez, s'ils ne le faisaient pas, ils étaient punis. Alors souvent, aussi, ils le faisaient parce que ça leur donnait du plaisir, souvent ils le faisaient parce qu'ils y étaient contraints. Alors, quelqu'un a repéré un de ces *kapos* qui avait été responsable de son secteur, et il l'a reconnu, et tout d'un coup, des dizaines de personnes ont commencé à le battre ; ils l'ont battu jusqu'au sang, jusqu'à que, je pense, jusqu'à ce que la police arrive, ou quelque chose du genre, et l'emmène. Ça, c'était une situation dont je me souviens comme si c'était hier.

Fishel Goldig : Lorsque vous aurez atteint le banc juste au-delà de la courbe à droite, asseyez-vous et retournez-vous pour regarder derrière. Directement en face de l'avenue Esplanade, vous verrez un bâtiment beige avec un seul pilier se dressant à gauche des portes en verre, portant l'enseigne Compagnie Marie Chouinard.

C'est là que se trouvait l'ancienne Bibliothèque publique juive (BPJ), dont le nom d'origine était la Yiddisheh Folksbibliotek. La bibliothèque a ouvert ses portes en 1953, après avoir occupé un manoir à trois étages, plus loin sur l'avenue Esplanade. Voici un enregistrement de la cérémonie d'ouverture de la nouvelle bibliothèque, qui a eu lieu ici le 14 octobre 1953.

ARCHIVISTIQUE :

Nous savons que vous allez nous joindre pour poursuivre le travail de la *Bibliothèque Folkes* comme cela se fait depuis les quarante dernières années. Sauf que nous disposons maintenant d'une salle, nous avons des étagères, et ce n'est pas uniquement une institution qui distribue des livres. Depuis sa création, c'est une institution culturelle, nous nous intéressons à l'éducation des adultes. Faisons d'aujourd'hui un nouveau début symbolique pour les activités à venir ; quand certains d'entre nous deviendront plus vieux, les jeunes poursuivront. Et maintenant, « *God Save the Queen* »...

Musia Schwartz : Ils étaient porteurs d'espoir. Tu venais quand tu ne connaissais pas la langue. Ils avaient des bouquins polonais, ils avaient des bouquins allemands, des bouquins russes. Et il y avait là une femme qui me persécutait, pourquoi je ne lis pas le yiddish. J'ai dit: «Je ne sais pas comment ». « Alors, apprend's! », J'ai répondu : « Je dois maintenant apprendre l'anglais ». Et un jour, elle m'a dit : « Je sais que tu aimes faire la fine bouche à propos de tout dans la bibliothèque

juive, mais il y a un conférencier que nous avons maintenant, aller à une conférence, même toi, tu va pas faire la fine bouche ». Et c'était Irving Layton. Et cela a commencé une amitié de cinquante ans. Et c'est là que j'ai rencontré mon mari. Il prétend être le marieur.

Fishel Goldig : La BPJ organisait des conférences, des débats politiques, ainsi que des cours d'anglais et de français pour nouveaux immigrants. Un groupe de théâtre yiddish y est né, sous la direction de Dora Wasserman, qui se produit encore aujourd'hui au Centre Segal. J'ai le privilège d'être membre, depuis 1971, de ce premier et unique théâtre yiddish au Canada. Pour Paul aussi, la bibliothèque aura ouvert tout un nouvel univers.

Paul Herczeg : j'ai donc passé beaucoup de temps à la bibliothèque. c'était mon autre chez-moi. Et je lisais les revues, les journaux, parce qu'on me disait « Lis le journal, tu apprendras l'anglais ». Et, de plus en plus, je comprenais. Ainsi, j'ai commencé à m'intéresser à la politique et à ce qui se passait dans le monde, grâce aux journaux. Ainsi, j'ai développé ma deuxième obsession : les livres !

Fishel Goldig : Levez-vous du banc et tournez à gauche pour continuer le long de la voie asphaltée, en faisant attention aux cyclistes qui partagent ce chemin. Marchons le long de l'avenue Esplanade ; à droite se trouvent les terrains de tennis clôturés du Champ Fletcher. Continuez jusqu'au croisement des chemins qui donnent accès au parc. C'est aussi là que la clôture des terrains de tennis prend fin. Attendez-moi à cet endroit.

Renata Zajdman : Déjà à l'époque, j'avais rencontré des gens qui étaient aussi des réfugiés. Alors, une fois par semaine, on se rencontrait à la bibliothèque. Et je me suis fait une réputation là-bas ; j'étais une intellectuelle parce que je n'avais qu'une paire de chaussures, à petits talons, et déjà elles étaient trouées, c'était l'hiver. Alors, je les tapissais de journaux. J'étais gênée, tout le monde portait des bottes. J'arrivais donc en premier à la bibliothèque, vous savez, je me mettais là, et je quittais la dernière. « Non, non, je reste encore. » Alors ils me voyaient toujours à la bibliothèque [Rire] à cause de mes chaussures ! J'étais gênée qu'ils voient que je portais des vieilles godasses en lambeaux – c'était tout ce que j'avais ! Je connaissais des gens à qui parler de temps en temps. En fait, une de ces personnes m'a recommandée à l'usine ; c'est comme ça que j'ai eu le boulot, puis chez Steinberg's, grâce aux personnes que j'ai rencontrées à la bibliothèque. C'était mon premier réseau, mes premiers contacts.

Fishel Goldig : Marchez encore le long des terrains de tennis. Plus loin, là où la clôture prend fin, le chemin se divise en deux. Arrêtez-vous quand vous arrivez à la fourche puis attendez la suite des consignes.

Votre parcours tire son nom d'une publication de 1949, dans laquelle on appelait ce sentier le Boulevard des réfugiés. C'était un point de rassemblement populaire pour les immigrants juifs qui fréquentaient la Jewish Immigrant Aid Society, ou JIAS, qui était établie quelques rues plus loin sur l'avenue Esplanade. Dans les années d'après-guerre, la JIAS apportait des services d'intégration et aidait les nouveaux arrivants à trouver des logements. Voici un extrait d'un journal qui décrit ce lieu en 1949 :

Judy Gold : « ... rebaptisé *Boulevard des réfugiés*, vu le nombre de nouveaux arrivants qui, le dimanche matin, le remplissent, tant et si bien que l'endroit prend des allures de rassemblement de masse en plein air. À vrai dire, ces gens, selon un policier arrivé dans une voiture anti-émeute à la suite d'un appel fait par un locataire effrayé, « sont très sages, sauf qu'il y en a tellement dans la rue qu'une voiture risquerait d'en faucher quelques-uns ». ... En hiver, les bureaux et couloirs de la JIAS grouillent de monde ... Dès les premiers signes du printemps, la masse se déverse à l'extérieur et remplit les rues jusqu'à que le sol mouillé soit séché par le soleil. Ensuite, ils occupent le parc, et restent dans cette section du parc jusqu'à 13 h quand les bureaux de la JIAS ferment, le dimanche. Ils se tiennent en groupes et parlent plusieurs langues, devisant de milliers de sujets différents... »

Fishel Goldig : Plus loin, le chemin se sépare. Ici, l'avenue Esplanade croise la rue Marie-Anne. Tournez à gauche pour traverser Esplanade puis marchez sur Marie-Anne, le long du trottoir sur le côté droit.

Traversez Esplanade au stop, puis continuez en vous éloignant du parc. Restez sur le trottoir du côté droit de la rue Marie-Anne, en direction des rues commerciales. La première rue que vous croiserez est Saint-Urbain. Attendez ma voix avant de traverser.

L'intégration des survivants n'a pas été facile. La communauté juive canadienne offrait plusieurs services essentiels afin d'aider les nouveaux arrivants à s'installer. Cependant, plusieurs d'entre nous se sentaient exclus de cette communauté, particulièrement lorsqu'il s'agissait de faire une sortie en couple. On nous considérait comme trop pauvres, trop différents, trop « exotiques ». Pour George et Tommy, faire des rencontres devenait alors quelque chose d'assez compliqué.

Tommy Strasser : Ils pensaient que ces gens (les nouveaux arrivants) ne connaissent rien, vous comprenez ? Ils, euh, sont ignorants. Alors, il y avait des règles, vous savez. J'ai appris une leçon d'une des filles, vous savez, qui m'a expliqué que, pour le premier rendez-vous, il fallait juste se promener et discuter, OK ? Le deuxième rendez-vous, tu avais droit de lui tenir la main. Le troisième rendez-vous, tu as le droit de lui passer le bras sur le cou ou sur la taille en marchant. Le quatrième rendez-vous – peut-être le quatrième, mais certainement le cinquième –, vous aviez le droit de vous embrasser.

George Reinitz : Les filles juives, elles avaient peur de nous. Elles disaient non, non, les nouveaux arrivants sont très agressifs, et elles nous évitaient. on allait dans les boîtes de nuit. Et, bien sûr, se chercher des filles tout le temps. On a commencé à entrer en contact avec les Canadiennes françaises. Je les ai rencontrées dans une usine, comme celle où je travaillais. Par contre, leurs familles ne voulaient pas de nous. Les filles elles, elles ont des copines, et beaucoup d'entre elles voulaient nous fréquenter, vu qu'on parlait déjà l'anglais. Je me souviens d'une fille qui nous disait à l'heure du déjeuner – on avait l'habitude de manger ensemble à l'usine –, elle disait : « Je veux me trouver un travail chez Eaton's, qui était un grand magasin à l'époque, mais je ne peux pas parce que je ne parle pas anglais, tu sais. » Alors, elles sont devenues nos amies et ça a marché ; bien sûr, on a essayé d'apprendre le français aussi (donnant-donnant) mais le français est une langue dure à apprendre pour quelqu'un qui parle le hongrois.

Fishel Goldig : Vous êtes maintenant à la rue Saint-Urbain. Au feu, traversez et continuez à

marcher jusqu'au prochain croisement. Ici, Renata fera un récit très différent de ce qu'était la vie sociale dans sa ville d'adoption.

Renata Zajdman : une famille de réfugiés, sur Hutchinson. Ils louaient trois chambres et l'une d'elles, j'avais une petite chambre là, mais je restais dans ma chambre. Et, euh, le dimanche, j'étais très seule, alors je faisais semblant que je m'en allais voir des amis, je m'installais pour regarder des films. Je regardais un film après l'autre. C'est comme ça que j'ai appris l'anglais. Et ça, c'étaient mes dimanches, quand j'avais une journée de congé. Et puis ma sœur est venue, trois ans plus tard. Elle est venue avec son petit garçon et puis elle est tombée enceinte d'un autre enfant, ce qui fait que j'ai pris beaucoup sur mes épaules. Elle n'était pas heureuse. Je ne connaissais pas l'expression « femme battue » à l'époque. Ma sœur l'était... Toutefois, le contexte était si toxique que je ne pouvais plus la supporter, ce qui fait que je ne pouvais pas tellement l'aider. Elle devenait très déprimée. Sa guerre à elle n'avait jamais pris fin. Je n'avais donc pas trop de vie sociale, je n'en avais pas du tout.

Fishel Goldig : Traversez la prochaine rue, l'avenue Clark. Plus loin, côté gauche de la rue, vous verrez une enseigne de magasin de vêtement Schreter's. C'est une entreprise familiale que de nombreux survivants ont appris à chérir. Si les nouveaux arrivants pouvaient se sentir exclus par l'attitude de certains juifs canadiens, Schreter's est un endroit qui est synonyme de générosité et de chaleur pour de nombreux réfugiés. Schreter's a déménagé ici en 1955 après l'incendie de son magasin d'origine, situé plus au sud, au coin de la rue Maisonneuve. On écoute Paul, Ted et George se souvenir de ce que Schreter's signifiait pour eux. Arrêtez-vous quand vous serez arrivé au boulevard Saint-Laurent.

12.1 Paul Herczeg : Quand on était à l'Institut Baron de Hirsch, ils nous ont emmenés au magasin de vêtements Schreter's. Et Joe Schreter était tchéco-hongrois. nous a appelés « Les gars ». Les premières choses qu'on a achetées c'est le Congrès juif qui les a payées. Ah, très intéressant ; nous étions environ vingt hommes, des amis, nous nous y sommes rendus les dimanches, juste pour aller quelque part, et nous prenions alors pratiquement les mêmes costumes. [Rire] J'ai des photos, je peux vous dire, nous portions tous les mêmes costumes gris [Rire], comme si c'était un uniforme ! Joe nous a dit « En toutes circonstances, quand vous auriez besoin de quelque chose, revenez, ne vous inquiétez pas ! Pas d'argent, pas grave ; le paiement ira à plus tard. » Et c'est ce qu'on a fait !

Ted Bolgar: Normalement, le dimanche après-midi, les gens venaient et nous sortaient de là où nous habitions. L'un d'entre eux était Schreter; c'était formidable parce qu'il parlait le hongrois et c'est la langue que nous parlions. Bref, ils nous ont emmenés prendre une crème glacée et nous parlaient, nous parlaient ; M. Schreter a dit : « J'ai un conseil pour vous, les gars : investissez dans l'immobilier. » Maintenant, le problème c'est que nous n'avions aucune idée ce que signifiait *l'immobilier*. Et, comme notre argent de poche n'était que de trois dollars par semaine, c'était au-dessus de nos moyens.

George Reinitz : On nous a dit d'aller voir M. Schreter sur le boulevard Saint-Laurent et il va nous vêtir. Je lui ai demandé « Qu'est-ce que je vous dois ? » Il a répondu « Non. Tu reviens tout simplement quand tu pourras te le permettre. » Euh... ça nous a donné une autre perspective sur la capacité de donner, car on n'y était vraiment pas habitués.

Fishel Goldig : Vous devriez maintenant être au coin de Saint-Laurent et de Marie-Anne. Au feu, traversez Saint-Laurent. On s'arrêtera un peu au Parc du Portugal, de l'autre côté de la rue, à droite.

Bien que nous ayons été reconnaissants au Canada de nous avoir autorisés à venir dans ce pays, nous avons quand même vécu de l'antisémitisme ici aussi. Par contre, comme on avait vu pires, ce n'était pas trop alarmant à l'époque. Ce qui était dur pour nous, c'était la manière dont nous étions traités par la communauté juive locale, qui ne s'intéressait aucunement à nos récits de survie. L'intégration était difficile parce que nous étions traités avec dégoût et méfiance par nos propres coreligionnaires ! Je me souviens dans le vestiaire, après la pratique de soccer, que mes amis et moi étions traités comme si nous avions la peste. Les joueurs canadiens ne se changeaient jamais près de nous ; ils nous lançaient plutôt des insultes, et nous traitaient de "greeners," de "greenhorns," de "mockies." Renata et George gardent eux aussi des souvenirs douloureux de cette période.

Renata Zajdman : Bon, j'ai travaillé comme domestique. Ce n'était pas une belle expérience. Oh que non ! Parce qu'une femme m'a demandé un jour... elle a dit : « Vous êtes une si jolie fille. Je me demande comment vous avez survécu. Vous avez probablement flirté avec les Allemands ; je comprends, c'était la guerre. » Celle-là, elle m'a bâillonnée pour une quarantaine d'années, je pense que je ne pouvais pas parler. C'était ça l'attitude des gens : si tu avais survécu, c'est que tu étais une ordure ; sinon, tu étais victime, c'est tout. C'était l'attitude des Canadiens. Ils n'avaient simplement pas d'imagination. Ils ne comprenaient pas. Moi, j'ai survécu parce que j'étais chanceuse, parce que les gens m'ont aidée, et aussi parce que j'étais courageuse.

George Reinitz : Au début, nous ne voulions pas trop parler. Nous ne voulions pas, et les gens, d'une certaine manière, je sentais qu'ils s'en foutaient! Ils n'étaient pas... ils n'étaient pas intéressés. Je ne savais pas s'ils étaient au courant ou ils s'en fichaient, tout simplement. Mais parmi nous, les survivants, il n'y avait pas beaucoup de conversations qui ne portaient pas sur l'Holocauste. On peut manger notre déjeuner et parler de famille ou d'affaires, puis l'on dit : « Tenez, vous souvenez-vous à Auschwitz, vous savez, la soupe ; elle était comment ? » Tout d'un coup, comme ça ; non, ça ne disparaît pas.

Tommy Strasser : Quand... lorsque... si et quand les gens parlaient de leur vécu ou de quoi que ce soit... vous savez, lorsque les gens disaient, par exemple, que pendant qu'on se battait pour une miette de pain, les... euh... les Canadiens nous disaient « Vous savez, pour nous aussi ça n'a pas été facile ; par exemple, nous n'avions pas de beurre pour le pain. » Bon, alors ça aussi ça a engendré du ressentiment. « Ouai, un sacré problème, vous n'aviez pas de beurre, nous, nous n'avions pas de pain! » [Rire] Alors, c'étaient de petits incidents, vous comprenez, qui... euh, ont semé la zizanie, vraiment.

Fishel Goldig : Il est temps de quitter le parc. Retournez au boulevard Saint-Laurent, où vous tournerez vers le sud, traversant la rue Vallières. Comme l'avenue du Parc, le boulevard Saint-Laurent – surnommé la Main – était une voie animée, bordée de nombreux magasins et commerces juifs. Voici comment George décrit ce boulevard.

George Reinitz : Il faisait sombre. Il faisait noir, très noir.. Glacial. Je me souviens du froid en hiver. Et... et le tramway y était, là. Je me suis endormi. Je me suis tout de suite endormi et le tramway faisait un tintamarre, vous savez, c'était... c'était une sonnette quand ça passait. Ça sonnait et j'avais l'habitude, euh l'habitude, mais ça me dérangeait que le tramway fasse ça. Euh, une rue de... de nombreuses petites boutiques, petites boutiques qui vendaient de tout, vous savez. Tu pouvais tout acheter sur une rue. Il y avait une quincaillerie, il y avait même. il y avait même un commerce qui vendait des pierres tombales. Euh, bien sûr, Schwartz's était là, Moishe's était là, encore là, ce n'est pas pareil, mais euh... beaucoup de boutiques de tailleurs, [Union?] Gas Credit. Il n'y avait pas beaucoup d'action, parce que l'action se déroulait au marché.

Fishel Goldig : Le marché dont George parlait est le marché Rachel, que vous atteindrez dans quelques instants. Marchez jusqu'à l'intersection de la rue Rachel. Dans le dernier extrait, George a aussi parlé de Moishe's, le célèbre restaurant de bifteck. Tommy parlera de son travail là-bas, puis Paul décrira son expérience au Bucarest, autre restaurant juif situé sur le boulevard Saint-Laurent.

Tommy Strasser : J'ai commencé comme débarrasseur, en fait. Alors, de débarrasseur j'ai été promu au poste de serveur, mais comme serveur, il semble que j'étais le plus jeune. J'ai bien sûr eu le pire emplacement de toute la salle à manger ; j'étais toujours le dernier, vous savez, à avoir des clients à servir. On me donnait deux ou trois tables près de l'entrée, ce qui était un des pires endroits, le pire emplacement, vous savez, parce que les gens n'aimaient pas être là vu qu'il y avait beaucoup de circulation, tout le monde passait dans ce coin, ce qui fait que personne n'aimait ça. Peu de monde voulaient s'asseoir là, mais quand il n'y avait plus de place ailleurs, voilà qu'ils vous donnaient ces tables, voilà qu'ils y installaient les gens. Ou bien tu prenais ou bien tu quittais, vous savez [Rire]. Le samedi, mes tables se remplissaient, commençaient à se remplir, disons vers neuf heures. Le restaurant, la salle à manger était déjà pleine mais je n'avais toujours personne à servir. Alors, ils avaient une petite annexe où, vous savez, où on allait s'asseoir en attendant la venue de la clientèle. Mais, c'était sombre, vous comprenez, ils n'allumaient pas la lumière. Alors, un samedi soir, j'étais assis et j'attendais que des clients arrivent, personne n'est venu. Entre-temps, je me suis endormi. Et quand ils ont finalement installé des clients à mes tables, je n'étais pas là ! Alors, ils se sont mis à me chercher partout. Le gérant est rentré dans la pièce et m'a vu en train de dormir ; il m'a dit « Eh, Monsieur le dormeur, rentre à la maison et va dormir chez toi ! » Voilà. Ce fut ça ma carrière chez Moishe's.

Paul Herczeg : Schwarz's existait à l'époque, Moishe's existait, et le Bucarest, un autre restaurant juste en face de Moishe's [inaudible]. C'était un bon restaurant de bifteck. Les prix sont un peu meilleurs que ceux de Moishe's... Moishe's était déjà au-dessus de nos moyens. Mais on allait au Bucarest, immeuble de deux étages où ils organisaient des réceptions : des mariages, des Bar Mitzvahs, et divers événements. Alors, en fin de semaine, j'avais l'habitude d'aller y faire un peu d'argent. Pendant une dizaine d'années, j'ai travaillé là.. Alors, c'était... je garde de beaux souvenirs de ce restaurant, parce que c'est là que j'ai passé ma jeunesse.

Fishel Goldig : Vous devriez maintenant être au coin du boulevard Saint-Laurent et de la rue Rachel. Tout près, vous verrez un panneau d'interprétation montrant des photos et un plan

indiquant que ce parc était l'ancien site du marché Rachel, officiellement nommé marché Saint-Jean-Baptiste. Vous retournerez à ce panneau dans un moment ; en attendant, je vous invite à vous balader dans le parc, en vous imaginant le marché que George décrit.

George Reinitz : Le marché était sur Rachel et Saint-Laurent, côté est. C'était... c'était amusant d'aller au marché, c'étaient les gens, vous savez qui manipulaient et négociaient ; les étals étaient très sympathiques. Les fermiers avaient l'habitude d'apporter leurs produits tôt le matin, de ça je me souviens bien ; d'installer leur... euh, kiosque et... euh les juifs allaient magasiner là. Acheter les poulets pour samedi et... euh, tout le magasinage se faisait là. Je sais que le boucher du marché était juif. Je ne sais pas s'il y en avait d'autres. Je me souviens du boucher, oui, il était amusant. Oui, eh bien le shaychet avait l'habitude d'aller casser le cou de la poule et c'était... euh... kasher.

Fishel Goldig : Je me souviens que j'allais au marché Rachel avec ma mère pour visiter le shoychet, qui faisait le rituel nécessaire afin de rendre la viande kascher. Maman achetait des poulets vivants, les emmenait au shoychet, et puis les suspendait sur un mur désigné pour la plumaison. Elle achetait aussi des poissons vivants, qu'elle laissait dans la baignoire pour les garder frais jusqu'au sabbat.

Maintenant, reposons-nous ici quelques instants. Dans cette prochaine partie de la promenade, on parlera des clubs sociaux informels que les survivants ont établis pour se rencontrer, échanger des conseils, et simplement s'amuser. Ces clubs réunissaient des survivants qui partageaient des parcours semblables en arrivant au Canada. Les jeunes y ont trouvé un réseau de solidarité pour surmonter la discrimination qu'ils ressentaient dans les communautés locales.

Ted Bolgar : Le New World Club. Chaque dimanche, on avait un pianiste, on dansait là. Peut-être soixante à soixante-quinze d'entre nous se sont mariés avec des filles rencontrées ici, dans ce club. J'ai épousé ma femme, euh... aussi grâce au club. Tous ceux qui se sont mariés avec des femmes de l'extérieur, ils se sont mariés plus tard. Rendus là, ils étaient bien établis dans les affaires ou autre chose, ils connaissaient la langue, c'était une autre histoire.

George Reinitz : On avait un club qui se nommait *48-ers*. Le club *48-ers* se réunissait ; euh, chaque décembre, on organisait la fête du Nouvel An. Et même des fois l'été, je pense l'été on... euh, on allait faire des piqueniques, les *48-ers*. C'était, mmm, on n'avait, pas seulement des nouveaux, pas seulement des survivants, pas seulement des nouveaux arrivants, le club était ouvert à tous ; tu pouvais emmener ta copine, tu pouvais emmener ton copain. Alors, c'était... euh, pas limitatif. [Rire] ... La plupart des filles qui venaient, elles étaient comme moi, quoi. J'étais seul et j'aimais l'idée de faire partie d'une famille. Plusieurs de mes amis ont épousé des nouvelles arrivantes, mais, comment dire, je voulais me marier pour m'intégrer mieux dans la vie canadienne parce que je voulais faire partie d'une famille. Alors, j'ai choisi une femme née ici ; sa mère était née ici. Eleanor était à une fête, et j'avais moi-même une compagne ; celle-ci devait rentrer tôt parce qu'elle avait un couvre-feu imposé par sa mère. Par la suite, je suis retourné à la fête ; le compagnon d'Eleanor était saoul. J'ai donc raccompagné Eleanor chez elle. Et c'est comme ça que tout a commencé. Ça s'est développé très normalement, et l'on s'est mariés environ un an et demi plus tard.

Fishel Goldig : Pour la plupart des survivants, le mariage était quelque chose d'essentiel, qui leur permettrait de s'installer, de refaire leur vie et d'aller de l'avant. Les mariages étaient souvent modestes et informels, comme celui de Musia, qui a eu lieu dans un salon.

Dirigez-vous vers le panneau d'interprétation que j'ai indiqué plus tôt, au coin de la rue Rachel. De là, poursuivez la promenade sur le boulevard Saint-Laurent, en traversant la rue Rachel.

Ted Bolgar : Mon meilleur ami, Paul Herzceg (Pauli) s'est marié au restaurant Bucarest, c'était le moins cher. Et nous étions tous là, tout était prêt, sauf que nous avons appris que le piano devant servir se trouvait à l'étage du bas. Alors, quatre d'entre nous avons tombé la veste et, une marche à la fois, avons réussi à monter le piano. C'était plus que laborieux. Quand on a fini, j'ai remis ma veste et ma femme et moi avons emmené Pauly à la houppa ; plus tard, j'ai eu l'honneur de couper le euh... challah, euh..., ce qui voulait dire que Paul n'avait pas de parents, pas de famille du tout. Nous étions les plus proches. Et nous étions vraiment comme des frères. Comme nous n'avons aucune vraie famille, chacun d'entre nous constituait la famille des autres. Et, malgré toutes les années maintenant, 70 ou 80 ans, après que nous avons tous fondé nos propres familles, Paul et moi sommes restés comme des frères.

Musia Schwartz : Les gens avec qui j'habitais, je vous l'ai dit, c'était comme de la famille. J'ai fait des sandwiches. Et, euh, le rabbin (le rabbin Herschhorn [?]), je ne pense pas qu'il voulait faire payer les gens. Sa femme l'aurait tué ! Elle n'aimait pas l'idée qu'il soit si charitable, parce que quelques personnes sont venues à [Superos?]; la tante de Leon et son oncle sont venus de New York ; ils étaient bien habillés et avaient l'air de gens qui auraient pu se permettre de payer, alors elle lui a lancé : « Tu ne penses pas, avec ta charité à la noix de coco, que tu aurais pu les faire payer, non ? » Mais il y avait seulement, je ne sais pas, seulement vingt personnes. Mais il y avait un mariage et une houppa et euh... euh... *l'chaim* ! Petit à petit, les choses sont devenues assez normales pour que j'aie envie de fonder mon propre foyer. De pouvoir y faire ce que je veux, y suspendre des tableaux là où je le désire. Dès qu'on arrivait à se payer la nourriture, nous voulions avoir un enfant. Aujourd'hui, bien sûr, notre nid est vide mais j'ai eu deux enfants merveilleux.

Fishel Goldig : On atteint bientôt la fin de notre parcours, qui se terminera au prochain croisement. Une fois que vous serez à la rue Duluth, traversez le boulevard Saint-Laurent. Vous trouverez le Musée du Montréal juif, situé au 4040, Saint-Laurent. Si vous souhaitez poursuivre votre exploration, le musée offre une programmation variée, qui comprend d'autres visites pédestres guidées, permettant de mieux connaître la vie juive dans cette ville.

Il faut préciser que la plupart des survivants ont vécu temporairement ou peu de temps dans ce quartier. Au fur et à mesure qu'ils s'intégraient à Montréal, ils se sont mariés et ont eu des enfants, et ils ont alors déménagés dans d'autres parties de la ville. Et pourtant, bien d'entre eux restent nostalgiques, et se souviennent encore de cette époque où ils étaient jeunes et de ce quartier qui leur a fait connaître la liberté.

Cette section du boulevard Saint-Laurent, la Main, aura vu des arrivages constant d'immigrants l'arpenter, dont beaucoup racontent des récits semblables à ceux que vous venez d'entendre. Ils

décrivent comment s'était recommencer à zéro, de découvrir une communauté, de chercher la joie, et de continuer malgré les difficultés. Ce sont des expériences que les nouveaux immigrants et réfugiés continuent de vivre aujourd'hui. Elles constituent une partie essentielle du caractère de cette ville.

Terminons par les réflexions de Tommy au sujet de ce que cette période signifiait pour lui.

Tommy Strasser : Même après que j'ai déménagé, je suis souvent revenu au Champ de Fletcher, vous savez, simplement pour me retrouver dans le bon vieux quartier. Et encore, tout mon magasinage, hein, tout ce que je faisais côté bouffe, nous... euh, je le faisais toujours sur Saint- Laurent. La camaraderie, la camaraderie que j'ai connue pendant cette époque, vous savez, elle en dit long ; et, comme je l'indiquais, je... je m'assimilais très vite. Vous savez, avec le club, en jouant au soccer, OK, grâce à toutes les boîtes de nuit et puis la vie nocturne et tout le bataclan – surtout à mon âge, vous savez, euh... Il y avait, il y avait là un facteur déterminant. C'étaient des temps heureux. J'étais jeune. Je n'avais pas... pas de problèmes, pas d'inquiétudes, pas de maladies, pas d'obligations financières. Rien, rien que le temps de m'amuser.

Fishel Goldig : Au nom de Ted Bolgar, Paul Herczeg, George Reinitz, Tommy Strasser, Musia Schwartz, Renata Zajdman, et moi-même, Fishel Goldig, j'aimerais vous remercier d'avoir passé du temps avec nous et d'avoir écouté nos récits. Nous apprécions votre volonté d'en apprendre plus sur cette époque formatrice de notre vie. Si les extraits des entrevues entendues durant la promenade vous intéressent, vous pouvez retrouver les enregistrements complets au Musée de l'Holocauste Montréal.

Le Boulevard des réfugiés a été mis au point par des chercheurs du cégep Dawson et de la Saint Paul University, en collaboration avec le Musée de l'Holocauste Montréal, une production signée Philip Lichti. Celle-ci a été généreusement financée par ces institutions, ainsi que par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

Veillez consulter la transcription de cette promenade audio, disponible sur www.refugeeboulevard.ca, pour obtenir tous les détails sur le paysage sonore de cette tournée. Nous remercions les Archives de la Bibliothèque publique juivse, à Montréal, de nous avoir permis leur utilisation. Music par Murathan Akordeon et Biagio Farina, joueur d'accordéon et chanteur de Montreal.